

ALAIN ORFERIT

FLEDERMAUS

- Extrait -

Roman | Suspense | Thriller | Policier

EO EDITIONS
ORFERIT

FLEDERMAUS

ALAIN ORFERIT

FLEDERMAUS

Roman

Extrait

partie 1 - chapitres 1 & 2
pages 1 à 47

Editions Orferit

ISBN : 978-2-9545430-0-0

Copyright © Editions Orferit - Tous droits réservés.

*à Jacqueline,
qui aurait voulu pouvoir le lire*

*à Laurent,
mon frère d'armes et de bien d'autres choses*

*à ma petite fleur,
que j'aime*

I
FLASHES-BACK

Stratégie mnémonique

10.11.15_memo1

15 novembre, premier enregistrement. D'une longue série, je le crains. J'ai pris la décision de ne plus me contenter de l'écriture. A partir d'aujourd'hui, ce dictaphone m'aidera à garder la trace. Le traitement me rend malade. Paradoxalement. En développant le mal même dont il est censé me guérir. Nous venons de terminer une séance. La trentième, me semble-t-il. Comme à chaque fois, j'en suis ressorti aussi essoré qu'une serpillière. Physiquement. Et mentalement. Beaucoup trop de choses oubliées. De quoi suis-je capable de me souvenir ? De ma première rencontre avec Adler Ostrup ? De mon départ de Londres, de mon arrivée à Paris ? De ces longues semaines de vie débilante, ici, dans la peau d'un cacochyme ? Je sais qu'à la fin de celui-ci, cinq mois se seront écoulés depuis que je suis là. Il explique les nouveaux problèmes de mémoire comme un effet secondaire. *A priori* temporaire, m'assure-t-il. Tous mes repères s'en trouvent sapés. Je me sens perdu, déséquilibré. Pour oser une image, je me décrirais contraint d'avancer sur un chemin inconnu, dépourvu d'horizon et bordé de précipices vertigineux. Disparaissant aussitôt derrière moi. Je crois que je m'étais imaginé des progrès plus rapides, plus faciles. Or, rien n'est simple. Pour l'instant, je n'ai pas progressé d'un iota. Mon passé demeure toujours ce trou totalement obscur, un vide parfait. Cette absence de résultats ne semble pas l'émouvoir. Il se réfugie systématiquement derrière la même argumentation médicale bien rodée, en ne manquant pas de me rappeler qu'il m'avait prévenu de la durée et de la difficulté de l'entreprise. J'en viens à me demander... Ne me cache-t-il pas la vérité ?

10.11.16_memo1

Je traîne ma peau. Pour la première fois de ma vie, je me sens vieillir. Quelle absurdité ! Le temps finit par tous nous rattraper. Moi

comme les autres. J'avais jusqu'à présent évacué la question en me considérant épargné. La fatigue s'est accrochée depuis je ne sais plus quand à mes épaules. Elle me paraît chaque jour un peu plus lourde. Elle me tire en arrière, m'écrase. Je n'ai plus guère de consistance. Combien de kilos perdus ? Huit ? Neuf ? Les médicaments ont également détraqué mes intestins. Je dois me faire violence pour me lever et conserver un rythme de vie même ralenti. Un décavé, je crois qu'on dit ça en français. Avec cette peau désespérément dépourvue de mélanine, je ressemble désormais tout à fait à un mort-vivant. Confier mes états d'âme à cet enregistreur n'a rien d'évident. Parler ainsi se révèle être un exercice plus compliqué que prévu. Et m'écouter une corvée désagréable. Je ne reconnais plus le son de ma voix. Elle me donne l'impression d'entendre les confidences d'un autre. D'un vieillard à l'élocution hésitante et molle. Après avoir oublié ce que j'étais, je ne me reconnais plus. Ni dans les miroirs, ni dans l'oreillette. J'appréhendais de découvrir mon passé. Mon présent me dégoûte. Quant au futur...

10.11.16_memo2

Ostrup était en retard. Tendue et manifestement contrarié. Faute de temps, il a reporté notre rendez-vous à demain. Je l'ai une nouvelle fois alerté sur les désagréments inhérents au traitement. Il a rejeté la diminution du rythme des électrochocs comme solution. Il les estime indispensables. Autant que les séances d'hypnose. Il a néanmoins consenti à étudier un changement possible de sa prescription. De nouveaux médicaments dotés d'effets moins nocifs pour mon organisme. J'attends d'en apprécier les bénéfices.

10.11.16_memo3

Ce décalage de planning m'a offert une soirée de répit. Un plateau télé devant un vieux film français. J'ai déjà perdu le titre et l'histoire. Il me semble avoir passé un bon moment.

10.11.17_memo1

Je viens de rentrer. Laborieusement. L'estomac au bord des lèvres et le crâne prêt à exploser. Tout juste capable d'articuler ces quelques

mots avant de me traîner jusqu'à mon lit. Avec la douloureuse sensation d'avoir été brisé.

10.11.18_memo1

Triste journée d'automne. Un avant goût hivernal. La température a brusquement baissé de plusieurs degrés durant la nuit. En revanche, le chauffage dans l'appartement... Impossible à diminuer à moins de l'éteindre. Il est à fond tout le temps. Ici la chaleur m'anéantit, à l'extérieur je gèle sur place. Difficile de ne pas sombrer dans l'inaction et la tentation de comater en permanence. Aussi, pour solliciter mon cerveau par une activité valable, j'ai décidé de revenir sur le réseau. Tantôt, j'ai fait un détour par le plus proche vendeur du secteur. J'en suis revenu avec un bon de commande pour un Mac et deux moniteurs. J'en ai aussi profité pour rapporter un routeur digne de ce nom. Plus deux disques durs externes et une imprimante. Ma tablette n'était pas suffisante pour me permettre de développer. Ce matériel devrait, je l'espère, me relancer sur un vieux projet demeuré inabouti. J'ignore si j'en suis encore capable.

10.11.18_memo2

Seul, je ne le pense pas. Au préalable, je dois reconstituer une équipe. Me dénicher un nouveau complice. Letton est bien trop loin. Et a suffisamment à faire pour faire tourner *BigDay*. Il faut que je le trouve ici, pour ainsi dire sur place.

10.11.20_memo1

J'ai poussé jusqu'à la pharmacie, entre deux siestes, pour renouveler mon stock de médicaments. La pharmacienne doit avoir entre trente et trente-cinq ans. Une grande rousse. Assez jolie dans son genre. Elle a certainement dû remarquer mon trouble. Elle doit m'imaginer attiré sexuellement, sans se douter de la réalité. Elle n'est pas la première à retenir mon attention dans le quartier. Il y a aussi la brune gironde que je vois souvent déjeuner au café du coin. Jusqu'à présent, je me suis efforcé de ne pas penser à elles. De repousser la tentation de les aborder. Je dois pouvoir me maîtriser. Contrôler les pulsions que je sais toujours capables de submerger ma raison.

En m'installant à Paris, j'anticipais le plaisir de futures balades, les visites d'expositions, les sorties. La ville lumière. La réalité est bien plus triste et moins culturelle. Je vis pratiquement reclus, tout juste distrait de ma mélancolie par une télévision navrante de médiocrité. Heureusement, j'écoute de la musique. Le reste du temps les journées sont vides, seulement rythmées par deux ou trois promenades autour du pâté de maison. Comme un chien qu'on descend faire pisser.

10.11.21_memo1

J'ai en vue la personne idéale. J'ignorais qu'il était installé en France depuis autant d'années. Mais peut-être l'avais-je oublié également ? Je suis impatient de le revoir. Je sais que nous avons déjà réalisé de sacrés trucs ensemble par le passé. Le célèbre et respecté Tirésias, alias le devin. Alias Darkman aussi. C'est moi qui le surnommais ainsi. Nous avons prévu de nous retrouver très prochainement dans son repaire. À force de vivre enfermé et de tourner en rond avec comme seul horizon la salle d'examen d'Ostrup, je commençais à devenir fou. Fou d'attendre et de ne pouvoir agir. Il est plus que temps pour moi de reprendre le contrôle de cette existence aux limites de l'implosion.

10.11.22_memo1

Ostrup n'est pas ce que je pourrais appeler un ami. Entre nous demeure une distance minimale infranchissable nous empêchant définitivement de devenir intimes. Jamais, on ne se confiera nos histoires de queues. Nos échanges se sont toujours cantonnés au domaine scientifique, à nos spécialités professionnelles respectives. A partir du moment où je suis devenu son patient, nos conversations se sont réduites. Paradoxalement, malgré la proximité. Nous ne nous voyons quasiment jamais en dehors des consultations. Lui est devenu plus froid et distant. Je dirais mal à l'aise, méfiant. Je devrais pouvoir m'en remettre totalement, sans arrière-pensées, à ses bons soins. Ce n'est pas le cas. Je doute de lui et de son expertise. Rectification : j'ai l'intuition du mensonge. Le sentiment diffus d'être trompé qui me pousse à m'interroger sur ses intentions réelles et sur sa loyauté.

10.11.23_memo1

Le centre de Darkman est impressionnant. Avec une telle installation, nous avons de quoi faire. Il m'a également montré les dernières évolutions de ses prototypes. J'ai été bluffé, totalement convaincu par sa démonstration. Il est vraiment très doué. J'ai la ferme intention par la suite, si je ne m'en sors pas totalement cinglé ou débile, de m'investir dans ses projets. Physiquement, il n'a guère changé. Je m'en serais douté. Trois ans que nous ne nous étions pas revus. Exactement comme si nous nous étions quittés la veille. Mon idée l'a emballé. Au point d'accepter immédiatement. Notre tandem est déjà sur les rails. Malgré ce nouveau but assez excitant, je reste invariablement obnubilé par ce qui me torture depuis tant d'années. Découvrir qui je suis et d'où je viens. Vaste programme... D'ailleurs, je pense que Darkman pourrait m'aider pour cela aussi. Tout à l'heure, j'ai un nouveau rendez-vous avec le professeur.

10.11.24_memo1

La séance d'hier m'a encore plus que les autres vidé et laminé le cerveau. Je me suis effondré aussitôt rentré. A peine relevé depuis. Aujourd'hui, je suis incapable de faire quoi que ce soit à part dormir. Je ne sais pas si les impulsions électriques sont recommandées pour stimuler un encéphale mais, à coup sûr, elles pourraient l'être comme moyen de torture. Très efficaces.

10.11.28_memo1

Où sont passés mes rêves ? Mon sommeil est désormais vide. Un coma épais dénué de visions. Moi qui rêvais toutes les nuits... Durant des années, j'avais même pris l'habitude de les écrire dans un livre de chevet. Un dreambook. Je les ai ici, avec moi. J'étais devenu capable de me réveiller en pleine nuit pour les noter. Avec l'espoir de voir ressurgir, au détour de l'un d'eux, un fragment du passé. Malheureusement, aucun souvenir n'est jamais réapparu de cette manière. La disparition de mes rêves a commencé en même temps que celle de ma mémoire immédiate. Je ne rêve plus et cela ne semble pas troubler Ostrup outre mesure. Il m'a répondu en me saoulant d'un énième cours sur le sommeil et ses subtilités, ses phases para-

doxales lentes ou non. Calé, le professeur, après tant d'années passées à les étudier. J'ai lu les bouquins qu'il a publiés ou coécrits sur le sujet. Assez passionnants comme travaux. Tout comme la méthode d'investigation mentale par hypnose qu'il utilise avec moi. Ce type est brillant. Pourquoi ai-je la désagréable impression qu'il s'approprie mes rêves, vole le contenu de ma tête et pille mes souvenirs ?

10.11.28_memo2

J'ai passé l'après-midi à me replonger dans mes rêves de l'année passée. Une nouvelle fois me relire, en espérant toujours découvrir ce qui m'aurait échappé jusqu'ici. N'importe quoi, une idée, une image, un nom, un parfum, un bruit... Une nouvelle tentative vaine, sans rien retrouver qui soit utilisable. Que penser de cet ancien cauchemar, récurrent, qui me plonge dans un espace vide et sombre aux parois invisibles duquel je me cogne sans fin ? Je tourne à l'intérieur comme un insecte fou, incapable de trouver la moindre issue. J'en ai bien d'autres, à peine moins angoissants que celui-ci. Je me heurte systématiquement à d'infranchissables limites. Une vision de ma mémoire devenue hermétiquement close ? Ostrup m'a vaguement parlé des techniques permettant de parvenir à la lucidité onirique. Curieusement, je l'ai senti gêné par le sujet. Sur la défensive. Comme si j'allais empiéter sur son territoire. Encore faudrait-il que je puisse rêver pour en être conscient. Mais le principe est, je trouve, passionnant.

10.11.30_memo1

Il me ment. Je perçois sa tension, son malaise. Il tente de les cacher. Il me dit le strict minimum. Et, souvent se défile au lieu de répondre clairement à mes questions. Je n'ai pas encore trouvé le moyen d'en apprendre davantage sur ses motivations. Mais je compte bien y parvenir. Il prétend que les souvenirs demeurent bloqués. Je suis pratiquement certain du contraire. Il continue à privilégier la piste d'un accident comme véritable cause de mon amnésie. Il a de nouveau organisé un festival d'exams à l'hôpital. Encore une fois, je vais avoir droit au check-up total. Quelle corvée ! De mon côté, j'ai déjà imaginé plusieurs stratagèmes pour découvrir la vérité. Mais

la fatigue m'assomme. Les séances sont toujours aussi difficiles à encaisser. Dans l'immédiat, mon corps et mon esprit demeurent littéralement anesthésiés. Je ne sais plus quoi faire pour les bousculer. Je dois pourtant être suffisamment en forme ce soir. Nous avons prévu une nouvelle réunion de travail avec Darkman.

10.12.01_memo1

La fréquentation de Darkman me fait un bien fou. Nos rendez-vous sont stimulants. Le projet enthousiasmant au possible. Lui et moi sommes totalement sur la même longueur d'onde. Je me souviens que c'était déjà le cas lorsqu'il collaborait avec nous pour développer *BigDay*. Il y a de cela une éternité. Cependant, notre organisation possède un point noir majeur : la distance inhérente à son isolement. Le trajet est pour moi une source de fatigue que ne suis plus en mesure de pouvoir supporter. C'est pourquoi nous allons, pour l'essentiel, travailler via internet grâce à des outils adéquats. Il m'a prêté sa moto. Je ne sais pas pourquoi il l'a conservée. Je n'ai pas osé lui demander. Sans doute la nostalgie d'une vieille passion commune. Cela faisait un temps fou que je n'étais plus remonté sur un deux roues. Et j'ai adoré retrouver le plaisir de la vitesse, la sensation du vent, l'odeur de l'essence, les vibrations. Même si elles m'ont, sans pitié, brisé le dos et les bras. Je ne suis pourtant pas certain de repartir sur ce tape-cul tout de suite. Physiquement, le pilotage de ce type d'engin est une épreuve que je ne suis pas en mesure de maîtriser avec suffisamment de sécurité pour m'y risquer à nouveau. Du moins tant que je n'aurais pas repris du poil de la bête.

10.12.04_memo1

Cette nuit, à la faveur d'une discussion à bâtons rompus avec mon *alter ego*, j'ai découvert un passionné d'onirisme. Je l'ignorais totalement. Certaines facéties du hasard peuvent réserver d'heureuses surprises... Il m'a entrouvert les portes d'un domaine dont j'étais loin de soupçonner qu'il puisse être aussi vaste et complexe. Le ticket d'entrée pour la visite du monde des songes, l'esprit libre et les yeux grands ouverts n'est, à l'évidence, pas à la portée du premier rêveur venu. Darkman doit son expérience à de nombreuses années de pra-

tique méditative et auto-suggestive. Toutes des techniques adaptées, appliquées à la maîtrise de son sommeil et à la manipulation consciente de ses rêves. Le concernant, il est facile de comprendre l'intérêt particulier que revêt le concept de lucidité onirique. Sans doute, le seul artifice capable de le transporter dans une illusion de vie normale. De lui donner à revoir une réalité à laquelle il n'aura plus jamais accès. En revanche, j'ai été surpris de le trouver aussi circonspect concernant l'hypothèse de connexions entre mes cauchemars et ma mémoire effacée. J'entends ses arguments : trop grande déformation de la réalité, inévitable subjectivité inhérente à l'interprétation d'un rêve. Tous parfaitement recevables. Mais je veux, moi, continuer à y croire. Je suis persuadé qu'Ostrup est capable d'obtenir ce petit miracle. En revanche, il m'a convaincu de tout l'intérêt que je pourrais tirer d'une telle méthode. Il me reste à y mettre. Demeurer conscient durant mes confessions hypnotiques. Une possibilité qui me plaît bougrement. De cette façon-là ou d'une autre, je donnerais très cher pour savoir tout ce qu'il me fait dire.

10.12.04_memo2

Et voilà. Piqué, scanné, radiographié, ausculté... Pour la dernière fois, je l'espère. Je déteste cette sensation d'être manipulé comme un rat de laboratoire. J'ai rapidement croisé Ostrup entre deux consultations. Encore plus glacial que lors de nos rendez-vous chez lui. Décidément, quelque chose ne tourne pas rond. Il faut vraiment que je le perce à jour. J'ai ma petite idée sur la question.

10.12.10_memo1

Je sais maintenant tout ce qu'il apprend de moi. L'enfoiré ! Je ne m'étais pas trompé. Je suis, bien entendu, incapable de pouvoir lutter sur le terrain de l'inconscience. En état hypnotique, je reste totalement à sa merci. Plus simplement, j'ai piraté sa machine. Avec à la clef un accès désormais total à mon dossier. Cela n'a pas été très difficile et c'est encore plus simple ainsi. Bien plus commode en tout cas que n'importe qu'elle autre stratégie. Y compris celle consistant à m'équiper en douce avec du matériel d'écoute lors des séances d'hypnose. Lui enregistre déjà toutes mes confessions pour

les sauvegarder sur son ordinateur. Je n'ai qu'à venir me servir à la source. Le salaud a payé un cabinet d'enquêteurs privés pour réunir des renseignements sur ma vie, à Londres. Un dossier plutôt complet et bien foutu sur mes habitudes, mon travail et mes activités, mes relations. Des paquets de photos prises en douce. Des amis, des collègues, le siège de *BigDay*, mon appartement de Kensington, la maison de Birmingham... Au moins autant de copies de documents administratifs en tout genre. Le descriptif complet de ma vie lorsque je l'ai quittée, il y a de cela cinq mois. Il n'y manque guère que la taille de mon sexe et la marque de mon after-shave. Sur le moment, j'ai ressenti une furieuse envie de le frapper. Apparemment, il ne se doute pas que je l'ai percé à jour. Et doit absolument continuer à l'ignorer. J'ai déjà étudié plus de la moitié des fichiers rapatriés. Avec beaucoup d'impatience et autant d'anxiété. Il me faudra quelques heures encore pour finir de tout regarder. Ce soir, je dois renoncer. Il est déjà tard et je ne tiens plus debout.

10.12.11_memo1

J'ai commencé à passer au peigne fin les fichiers récupérés sur sa machine. Des plus anciens aux plus récents. Avec une déception grandissante. Trop optimiste, je m'étais imaginé beaucoup plus. La plupart des sources ne sont que des bribes d'enregistrements audio. Manifestement tronçonnées, des chutes de montage. En les écoutant, je me suis rendu compte de l'ampleur des dégâts. Un flot globalement incohérent de mots péniblement articulés. Une bouillie verbale recrachée dans un désordre totalement déstabilisant. Tout à fait comme le contenu récupéré d'un disque dur endommagé, un foutoir souvent inutilisable. Et qui ne m'évoque absolument rien. Quelques fragments de vie d'un parfait inconnu. Je n'ai pas encore décelé le moindre point d'accroche pour me permettre de m'y retrouver. Je suis partagé entre la colère et la déception. Je tente de me raisonner en me disant que tout ceci n'est qu'un début.

10.12.11_memo2

Un détail me chiffonne. Nulle part Ostrup, en dehors de ses analyses méthodiques, n'exprime un quelconque avis personnel. Que

de froides retranscriptions. Compte tenu de son implication dans ma thérapie, cela me paraît impossible qu'il ne l'ait pas fait. Il existe forcément d'autres notes. Je dois connaître ses sentiments sur le résultat de mon traitement. Que ces longs mois d'hypnose, de travail, se résument à cette vingtaine de fichiers inaudibles prouvent que quelque chose cloche. Il faut que je trouve.

10.12.12_memo1

Un disque dur externe connecté de façon temporaire. Voilà donc où ce cher professeur conserve les fichiers que je recherchais. Et voilà pourquoi je ne parvenais pas à les localiser sur sa machine. Il me reste maintenant à trouver un moyen, et le bon créneau, pour forcer l'accès aux données archivées sur ce volume supplémentaire. Je suis toujours très satisfait de mon association avec Darkman. C'est le partenaire idéal pour le projet. Nous avançons vite et bien. La renaissance de la Vox Immortalis est en marche. Et ses conseils au sujet de mon traitement me sont d'une aide précieuse. J'ai commencé à pratiquer la méditation.

10.12.13_memo1

Je ne connais pas plus frustrant que la sentiment de creux, de vide, provoqué par l'oubli. Les résultats de la méthode mise au point par Ostrup le sont aussi. Me permettre d'accéder à un soi-disant état de conscience modifiée dans lequel je suis censé pouvoir exprimer les souvenirs auxquels je n'ai plus accès lorsque je suis normalement éveillé ? Beau programme mais qui échoue pour l'instant à rétablir un lien permanent avec ma mémoire égarée. J'enrage de savoir qu'elle se trouve là, stockée dans une zone devenue désespérément inaccessible. Sans aucunes nouvelles connexions neuronales ou liaisons synaptiques pour venir remplacer celles qui ont disparu. Elles sont mortes, transformant cette aire de mon cerveau en prison totalement hermétique. Egalement insensible à toute secousse électrique. Une véritable cage de Faraday !

10.12.13_memo2

Elle doit habiter dans le quartier. Ou y travailler. Je l'ai déjà croi-

sée au bureau de poste. Aujourd'hui, elle était devant le kiosque à journaux situé au coin de la rue. J'ai longuement observé sa peau laiteuse constellée de taches de rousseur. Elle porte une eau de toilette légèrement citronnée. Je l'ai senti en me rapprochant d'elle, en frôlant presque sa nuque, son décolleté. Pourtant, j'ai renoncé à la suivre. Cette pulsion comme les autres et comme à chaque fois me terrorise. Je suis rentré en courant presque pour la fuir.

10.12.15_memo1

Cortex_one, 500 gigaoctets. Je suis enfin parvenu à accéder au contenu du volume fantôme. Je soupçonnais Ostrup d'y enregistrer ses petits secrets. Et je ne m'étais pas trompé. Effectivement, c'est bien là qu'il planque ses fichiers confidentiels. Et il y a de quoi dire sur la face cachée d'Adler Ostrup. Un répertoire entier, sobrement appelé "X", garni de photos et de vidéos d'un genre assez particulier. J'étais loin d'imaginer le digne professeur habité par des obsessions perverses de ce style et capable de telles turpitudes. Je les lui laisse bien volontiers. Moi, c'est "Neuro", la seconde partition qui m'intéresse. Avec soigneusement archivés, datés et numérotés, les enregistrements. Ceux auxquels j'ai déjà eu accès sur son ordinateur et tous les autres. Mais surtout ses notes de travail. Shit ! J'en tremble d'impatience.

10.12.16_memo1

Je ne suis pas allé très loin dans l'exploration du contenu de Cortex_one. Comme punition immédiate pour ma curiosité, une migraine foudroyante m'est tombée dessus. Ophtalmique, c'est la moindre des choses. L'œil droit transpercé d'éclairs. Hallucinations lumineuses, oreilles sifflantes, le cerveau au-dessus en ébullition. Des décharges sur chaque millimètre carré à l'intérieur de mon crâne, derrière, pour s'en échapper. Des tremblements de la tête aux pieds, les mains crispées sur le bide pour me retenir d'aller vomir. L'impression de crever. Je me suis pratiquement évanoui de douleur. Presque dix heures de sommeil, assommé, sans reprendre un seul instant conscience. Je peine à me réveiller pour de bon, lesté par un mal de tête latent. Cela dit, devenu presque supportable en compa-

raison de l'horrible crise de céphalée d'hier. Péniblement, je me suis réinstallé. Un casque sur les oreilles pour mieux m'écouter.

10.12.16_memo2

Le travail réalisé par Ostrup est assez phénoménal. Chacune des cinquante ou soixante séances enregistrées, il les a systématiquement tronçonnées, disséquées, décryptées et analysées. Dans le but d'obtenir une traduction à peu près compréhensible de la logorrhée que je lui ai débitée. Au bout de vingt semaines d'acharnement, le résultat est à la fois admirable et dérisoire. Il tient en six petits fichiers de quelques lignes chacun, rangés dans un dossier dont le nom me fait serrer les dents : "souvenirs".

10.12.16_memo3

Les deux premiers m'ont cloué dans le fond de mon fauteuil. Un enchaînement d'uppercuts. Un long moment sonné, devant l'écran, à lire en boucle.

— "L'immeuble entier... la proie des flammes. Une gigantesque torche dans la nuit. Tout autour la ville crépite. Le feu... les détonations... des tirs et des explosions... des hurlements. Des ombres affolées courant, éperdues. Je cours aussi. Je vois du sang... sa main coupée..."

— "Hambourg... La direction du port... comme une issue. La chaleur insoutenable... je crache de la fumée ... tous vus brûler... se jeter des fenêtres, s'écraser, criblés de balles. "

A quel genre de souvenirs m'attendais-je ? A une plénitude d'instants heureux en suspension dans un bonheur parfait ? A une vie lourde et sombre ? Autant que je m'en souviens, j'avais imaginé une réalité située à mi-chemin. Mais absolument pas à un tel tumulte de mort et de destruction. Je ne sais comment considérer ces visions cauchemardesques. Comme une fin ? Un point de départ ? Un incendie, des visages et des membres sanguinolents... Les commentaires du professeur sont explicites :

— "Le patient est obnubilé par ce souvenir, par cet événement en particulier, violent, qu'il situe précisément, c'est la seule allusion géographique, en Allemagne, à Hambourg. L'origine de ses trau-

matismes est clairement à rechercher dans cette ville.”

L'Angleterre, la banlieue londonienne, là où j'ai rencontré Biggs. Plus tard, Brodim. Où nous avons créé *BigDay*, à la fin des années 60. Et me voilà, par la grâce d'Ostrup, propulsé dix ou quinze années plus tôt. Au lendemain de la guerre, à des milliers de kilomètres de là. Mine de rien, la date lui donne une idée de mon âge, qui a déjà de quoi l'étonner. L'Allemagne... Je ne me souviens pas y avoir jamais séjourné. Quel drame y ai-je vécu ? Un événement, un accident, à l'origine de l'amnésie ?

10.12.16_memo4

Après le premier choc, la découverte des autres fichiers a fini de me mettre au tapis.

— “De toutes mes forces... le motard désarçonné, jeté à terre. Plein gaz, droit devant... le port... sans réfléchir. Une seule idée, m'éloigner le plus loin et le plus vite possible.”

Je n'en reviens pas. Ce rêve-là, je le connais bien. Cette virée à moto, en solitaire, dans la périphérie de Londres, sans but évident. Jusqu'à présent, la route sinueuse semblait bordée de chaque côté par une limite au-delà de laquelle tout devenait flou. Un paysage indescriptible s'évanouissant dans le vide. Toujours. Combien de fois ai-je enchaîné ces mêmes virages sans fin en direction du néant ? Cette balade, lorsque je faisais semblant de croire qu'elle avait vraiment eu lieu un jour, je la situais aux alentours du printemps 1964 ou 1965. Élucubration ou lambeau de souvenir ? J'ai maintenant la certitude de sa réalité. Ce paysage sans identité n'a jamais été celui d'une route du côté d'Harrow mais plutôt de la zone portuaire d'Hambourg. Et la bucolique promenade, une fuite précipitée. Le suivant en revanche sonne creux, ne m'évoque rien.

— “Stephen Zolf... seul véritable responsable de notre perte. Zolf, ignoble traître... rien pu faire pour l'empêcher d'agir... coupable. Pas assez vigilant... tous morts. L'unique survivant, le seul à savoir. Tout est perdu, tout est perdu...”

Un nom inconnu et trois mots en écho d'une conclusion définitive lourde de sens. Tout est-il réellement perdu ? Y compris le “déblocage”, un jour, de mon passé ? Ostrup lui-même semble en douter.

Hambourg 1950, espace-temps infranchissable ?

—“L'évocation du nom de Zolf déclenche systématiquement chez le patient un blocage mental, se traduisant physiquement par une agitation surprenante et signifiant la limite actuelle de notre travail. Si Hambourg est à l'évidence le lieu du traumatisme originel, cet homme Stephen Zolf, en admettant qu'il s'agisse réellement d'un individu, semble jouer également un rôle majeur dans le mécanisme initiateur de l'amnésie. Il est toujours impossible de trancher formellement pour la nature du trauma et cela même si les examens n'ont *a priori* révélé aucune séquelle de blessure corporelle évidente.”

10.12.16_memo5

En découvrant les deux derniers fichiers, je m'attendais à tout sauf à une surprise aussi mauvaise. Confessions impossibles, interdites. Les mots me crèvent les yeux, mais je ne peux détacher mon regard de l'écran. Comme si mon insistance avait le pouvoir vain et absurde de les effacer.

—“Morte... sa gorge, son sang... le goût de l'hémoglobine... rouge sur sa peau blanche. Morte.”

—“Son cou... les battements de son cœur sous mes doigts serrés. Serrer... disparaître... son corps sans vie. Cacher l'horreur.”

Je les ai lus et relus jusqu'à l'abrutissement. Jusqu'à ce que je lâche subitement prise, submergé. J'en ai pleuré comme un gosse et ri comme un dément. Et aussi vidé le reste de la bouteille de rhum.

10.12.16_memo6

Saoul. A me rouler par terre. Tout se bouscule. Ma tête. Je... Je dois d'abord calmer cet état d'excitation. Totalement irraisonné. Prendre le temps nécessaire pour... Yeeehaaaaah ! Ahahahahaha ! Il a réussi ! Réussi. Réussi ! Ahahahahahahahahaha !

10.12.17_memo1

Je me suis endormi au pied du canapé, groggy par l'alcool et la nervosité. Réveillé en sursaut par la nausée. Juste à temps pour me jeter sur l'évier le plus proche et vomir comme un damné. Mauvaise idée la douche glacée qui n'a fait qu'accélérer l'apparition d'une nou-

velle migraine. Malgré la gueule de bois et le cerveau en vrac, je me suis réinstallé derrière ma machine. Gavé d'aspirine et de café serré.

10.12.17_memo2

A force de me repasser en boucle les documents volés au professeur, j'en arriverais presque à les connaître par cœur, si je ne les oubliais pas aussi vite. Je les ai imprimés tous les six en suffisamment d'exemplaires, en gros caractères, format affiche, pour pouvoir en punaiser partout dans l'appartement. Jusque dans les toilettes. Une énième fois, je relis à voix haute les quatre premiers. Avec la même conviction qu'un acteur déclamant son texte. En cherchant le ton juste. J'ai beau recommencer sans fin, je ne me rappelle ni de Zolf, ni d'Hambourg. Ni du reste. De rien. Rien de rien de rien ! Étrangement, malgré l'état de colère dans lequel me plonge mon impuissance, je conserve l'espoir de faire sauter le verrou scellant la réclusion à perpétuité de mes souvenirs. Ma plus grande inquiétude tient en un mot. Un seul que jamais il n'aurait dû apprendre. Un septième souvenir en chantier, en partie ébauché par Ostrup :

— “Renégat aux transphyges... tous éliminés... tous les autres. Demeurer l'unique. Le feu... le sang de l'or... le prix du pouvoir. Zolf... monstre immortel.”

— “Transphyge : c'est par ce mot que se qualifie lui-même Zenobe Fareday et ceux qu'il appelle aussi de façon générique les autres. Un terme étrange, *a priori* dénué de réalité linguistique et à considérer raisonnablement comme une invention, un délire. Toutefois, il paraît exprimer, pour le patient, une notion claire dans son esprit. Son emploi semble systématiquement lié à la description d'un état physique ou mental bien particulier. Un mystère de plus à creuser. Toute la singularité du cas Fareday réside dans cette difficulté à interpréter de façon compréhensible, et juste, des paroles dont la confusion est d'une ampleur remarquable.”

Non, décidément, rien n'est simple. Il se refuse à l'écrire clairement dans ses comptes rendus mais Ostrup a l'intuition de ce que je suis. Plus exactement, je lui ai fourni tous les éléments pour comprendre. Je ne pense pas qu'il ait déjà assemblé la totalité du puzzle. Il en est encore au stade des soupçons. Il me considère, au mieux

comme un fou potentiellement dangereux, au pire comme un meurtrier totalement psychopathe. Je crois que je m'étais préparé à ce qu'il apprenne la vérité tôt ou tard. A force de fouiller mon cerveau, une contrepartie inévitable. Dois-je y voir l'explication de son changement d'attitude à mon égard ? Il m'a prévenu d'un déplacement professionnel l'obligeant à décaler les prochaines séances. Un répit bienvenu de quelques jours. Le temps de souffler. Et de réfléchir.

10.12.19_memo1

Durant ces dernières quarante-huit heures, je me suis résigné à rester ici. Temps exécrable et fatigue accablante. Je me suis contenté de dormir et d'accomplir mes habituelles sorties dans le quartier. Dommage. Je serais volontiers parti retrouver Darkman. Au lieu de cogiter des heures, vainement, en regardant la neige tomber, à me heurter toujours aux mêmes murs, aux mêmes angoisses et aux mêmes doutes. Je croyais naïvement que cette pause me permettrait d'y voir plus clair. Au minimum de distraire mon esprit de toutes ces questions. Au contraire, je m'enlise. Et mon incapacité à organiser mes idées ne fait qu'accentuer mon énervement. J'ai revu la fille dans la rue. Je l'ai encore suivie. Je le sais. Je crois que je déraille, que je deviens cinglé pour de bon. J'ai peur.

10.12.20_memo1

Troisième jour. Je me sens mieux. Un peu. Libéré d'une lente décantation. A bien y réfléchir, la découverte d'un Adler Ostrup que je ne soupçonnais pas a largement contribué à ma confusion. Bien loin du médecin sympathique rencontré l'année dernière. Plutôt tordu en réalité. Mon cas le passionne. Lui aussi veut savoir qui est Zolf, c'est évident. Ses motivations dépassent désormais l'intérêt purement médical. Mon amnésie en deviendrait presque secondaire. Lui-même, d'ailleurs, évoque très clairement la solution d'investigations parallèles.

— “Le contexte dans lequel s'est produit ce que nous appellerons par défaut le choc mérite certainement d'être approfondi par une recherche historique précise. La confrontation de ce type d'informations avec les souvenirs, oserais-je dire réminiscences, hypnotiques

de Faraday ne peut que nous aider à progresser dans la compréhension de son passé.”

Difficile d’être plus clair. Il veut enquêter du côté d’Hambourg. L’emploi du mot “réminiscence” n’est pas anodin. Dans son esprit, je pense qu’il signifie bien plus que la seule notion de souvenir. L’idée de traces liées à la persistance de l’âme. L’immortalité comme par hasard... Il tourne autour des transphyges. En tout cas, il me faut devenir très vigilant et me méfier de lui. En commençant par trouver une solution pour le surveiller. Je vais bientôt être fixé. Je le vois cette après-midi.

10.12.20_memo2

Il continue à me mener en bateau. Il est tellement sûr de son pouvoir sur moi. Je n’ai qu’à faire semblant de rentrer dans son jeu. Cette attitude me met à l’abri et nous permet de continuer. Il ne se doute de rien. Il a reçu les résultats de la dernière salve d’examen. Comme la dernière fois, les radios et les scanners n’ont permis de déceler ni anomalies, ni traces d’un hypothétique accident. Les analyses de sang sont très correctes. Si l’on s’en tient aux normes, je suis dans un état de santé étonnamment satisfaisant. Je sais maintenant ce qu’il veut en me traînant ainsi de services en services : vérifier si je lui dis la vérité. Il cherche une preuve. Va-t-il choisir de me croire ou bien considérer mes paroles comme le délire d’un cerveau endommagé ? Transphyge ou mythomane ? Dans un sens, son désarroi m’amuse plutôt. A mon avis, il a déjà opté, sans encore se l’avouer, pour l’incroyable comme il le dit lui-même. Tout scientifique qu’il est, il a ce goût du mystérieux et de l’insolite. Aujourd’hui, si c’est bien moi le malade, je ne sais pas qui est le plus perturbé des deux par mon histoire. En ce moment, sur le front du traitement, *statu quo*. Les dernières séances d’hypnose n’ont rien révélé de nouveau. Ah, si ! Il a encore une fois changé la composition du cocktail médicamenteux dont il me gave. Une ultime tentative ?

La cage de Fareday

Entre ses paupières trop vite ouvertes, la lumière frappa sans ménagement sa rétine à découvert du fait de la dilatation pupillaire excessive. Ébloui, il referma instantanément les yeux en grimaçant. Avec précaution, il fit une nouvelle tentative. Il lui fallut plusieurs secondes pour adapter sa vision à la puissance de l'éclairage.

D'abord un ciel de coton immaculé, un néant d'une pureté brillante et parfaite avant que progressivement les bords d'un halo moins lumineux s'assombrissent. Autour du disque central, d'autres lueurs sphériques plus petites apparurent, gravitant à égale distance les unes des autres. Il cligna des yeux, repéra ce qu'il cherchait : le pourtour délicat de la rosace la plus proche, souligné d'un filet irisé. Derrière, il commençait à deviner la forme d'une crose cristalline. Elle était arrimée, comme ses huit soeurs jumelles, au tronc central de l'imposant lustre vénitien suspendu au-dessus de lui. Il distinguait à présent, à l'arrière plan, les propres volutes du plafond exagérément mouluré.

Il se redressa sur la banquette et opéra la mise au point en visant l'extrémité de ses pieds puis il se tourna vers le professeur. Celui-ci, installé sur une chaise à ses cotés, termina de rédiger ses notes et se leva sans dire un mot. Il tira le lourd rideau et la lumière entra à flot dans la pièce. Zenobe Fareday détourna le regard. Le vieux parquet grinçait atrocement dans son crâne. Comme à chaque fois, il avait la nausée et l'indescriptible impression d'être un creux mou.

Adler Ostrup, par la fenêtre, le regarda s'éloigner avec prudence dans l'allée transformée en patinoire, échalas flottant dans son long manteau noir. Avec son inquiétante mine spectrale, cette peau presque aussi pâle que de la neige, il lui faisait penser à un étrange et sombre fantôme égaré. Pourtant, il ne passa pas à travers la porte en métal lourdement décorée de l'hôtel particulier : tout bêtement,

et comme n’importe quel humain, il l’ouvrit pour sortir dans la rue.

— *Quel âge peut-il avoir au juste ?*

Il savait que son patient lui-même l’ignorait. Jamais il n’aurait imaginé, un jour, être mis en présence d’un tel cas ou cru devoir admettre l’existence d’une telle anomalie de la nature. Et pourtant... Lui se souvenait très précisément de sa première rencontre avec Zenobe Fareday. Une invitation à un congrès organisé à Genève, la veille de Noël, pratiquement une année plus tôt, jour pour jour. Un temps également glacial, un voyage épouvantable, des heures d’attente du fait de la pagaille provoquée par des chutes de neige trop importantes et trop mal gérées. Un cauchemar pour une intervention improvisée devant une salle à moitié vide sur le thème pourtant passionnant des interfaces neuronales.

Il devait commencer à préparer ses affaires. Il était attendu le lendemain après-midi à Lyon pour le coup d’envoi de deux journées de sauterie scientifique organisée à grands frais par un laboratoire pharmaceutique. En ce mois de décembre, il passait presque plus de temps en voyage qu’en consultation. Il rentrait à peine de trois jours passés à Montréal. La neige et le froid lui sortait par les yeux. Il considéra les flocons atterissant mollement dans son jardin en croisant les doigts pour que le bordel dans les transports n’égale pas celui de l’hiver précédent. Il soupira, résigné.

D’emblée ce drôle de type, avec son allure de chat albinos efflanqué, l’avait fortement intrigué. Anglais, chercheur en informatique dans la société qu’il avait fondée, son approche dans l’élaboration de systèmes capables de gérer l’interfaçage entre le cerveau humain et l’ordinateur lui avait semblé brillante. Tous deux coincés dans l’immense hôtel cinq étoiles à moitié désert, ils avaient passé l’essentiel des vingt-quatre heures qu’était censé durer le congrès à discuter. Fareday s’était montré immédiatement très intéressé par ses travaux sur la mémoire et ils s’étaient quittés le lendemain, après une nuit arrosée de palabres à bâtons rompus, en se promettant de rester en contact. Ce qu’ils avaient fait depuis en échangeant régulièrement e-mails et documents sur leur sujet d’intérêt commun.

Adler Ostrup quitta son poste d’observation et revint s’asseoir derrière son bureau. Leur deuxième rencontre s’était déroulée ici-

même, dans cette pièce, deux ou trois mois plus tard. Il avait proposé à Zenobe Fareday, de passage sur Paris, à venir lui rendre visite à son cabinet. A cette occasion, son invité lui avait parlé ouvertement des véritables raisons motivant son intérêt pour le fonctionnement du cerveau humain : l'amnésie dont il était atteint depuis de nombreuses années. Il avait tellement l'air de quelqu'un de malade que cette révélation ne l'avait pas étonné.

Il souffrait d'une amnésie rétrograde responsable de l'effacement total de ses souvenirs les plus anciens. L'intérieur de sa tête s'était transformé en puits sans fond emprisonnant le moindre de ses souvenirs antérieurs. Sa vie commençait seulement quarante ou cinquante ans plus tôt. Tout ce qu'il avait vécu avant la fin de l'année 1964, ou 1965, s'était irrémédiablement perdu dans l'obscurité totale de ce gouffre.

Il lui avait proposé de suivre, sous son contrôle, un traitement expérimental de son invention. Sans lui raconter d'histoires. Sa méthode dite d'exploration mentale, pour laquelle il menait des essais cliniques avec l'obtention de résultats prometteurs, pouvait éventuellement l'aider à recouvrer la mémoire. Mais il devait considérer l'extrême lourdeur du procédé. Complexe dans sa mise en oeuvre, celui-ci ne pouvait être que physiquement traumatisant et certainement difficile à supporter pour quelqu'un dans son état. Il lui avait expliqué qu'en outre, il devrait probablement s'organiser pour vivre quelques temps sur Paris. Il s'agissait d'un travail de longue haleine dont les bénéfices pouvaient être très variables en fonction du sujet et s'avérer souvent décevants, parfois nuls. Dans les cas d'amnésie aussi sévères que la sienne, l'échec était malheureusement fréquent.

Fareday l'avait assuré de sa détermination à tenter l'expérience quelqu'en soient les contraintes et les conséquences.

Il avait dit vrai. Le temps pour lui de s'organiser et de débarquer dans la capitale française, le traitement avait démarré pour de bon à la fin du mois d'août. Imprégnation régulière du cerveau à l'aide de drogues et sommeil hypnotique composaient la base du protocole des soins, agrémentée de séances d'électrochocs. La thérapie se concentrait essentiellement sur son passé effacé. Ces souvenirs-là étaient ceux auxquels il s'intéressait le plus.

A sa grande surprise, son nouveau patient s'était montré particulièrement réceptif. Sous hypnose, les résultats étaient inespérés. L'une de ses plus grandes interrogations concernait la santé générale de l'Anglais. Sur ce plan-là aussi, sa résistance était inattendue. Du moins donnait-il le change. Mais cette recherche forcée et l'intensité du traitement avaient détraqué le reste de sa mémoire et pour Fareday la lutte était à présent quotidienne pour forcer son cerveau maltraité à imprimer le présent. Une seconde amnésie, antérograde celle-là, l'empêchait désormais de fixer ses souvenirs immédiats plus d'une heure et d'enregistrer les événements les plus récents au fur et à mesure de leur survenue. Elle l'obligeait à enregistrer ou à noter systématiquement tout ce qu'il faisait.

Heureusement pour lui, il lui restait, comprise entre le milieu des années 60 et le mois de septembre dernier, quasiment un demi-siècle de vie, une longue période de souvenirs clairs et paradoxalement étonnants de précision à laquelle se raccrocher.

Personnellement, il ne ressentait aucune espèce de compassion pour cet homme tronqué du repère de ses origines et dont l'avenir semblait en voie de déliquescence avancée. Juste un intérêt scientifique aux aspects de plus en plus troubles.

Il se leva et dans la pièce d'à côté, la salle d'examen, il récupéra la carte flash insérée dans le magnétophone numérique caché sur le haut de l'armoire. Elle contenait l'enregistrement fait pendant la dernière séance qui venait de s'achever.

De retour à son bureau, il la plaça dans un lecteur *ad hoc* connecté à son iMac et, une fois le transfert de son contenu terminé, nota sur l'étiquette la date pour la ranger dans une boîte déjà remplie de dizaines d'autres cartes mémoires identiques. L'ensemble ainsi numérisé devait représenter près d'une cinquantaine d'heures de plongée dans la tête de Zenobe Fareday.

Il se renversa dans son fauteuil et, les yeux fermés, commença à se masser lentement le front et les tempes. Comprendre le charabia difficilement marmonné par Fareday, assemblage syllabique totalement improbable, tour à tour métaplasmes ou onomatopées formant un étrange langage quasiment inaudible, nécessitait un long et difficile travail de décryptage et d'interprétation. Il s'agissait pour

l'essentiel d'un mélange aléatoire d'anglais, d'allemand et dans une moindre mesure de français, trois langues qu'il maîtrisait heureusement parfaitement. Le reste des paroles de son patient résistait à tous ses efforts de compréhension. Il excluait qu'il puisse s'agir d'un genre de déchet, résidus d'un jeu sémantique trop complexe sans réelle importance. Très tôt, il avait eu la certitude d'être en présence d'une quatrième langue également déstructurée et réinjectée avec les autres dans un indémêlable écheveau linguistique final. Il voulait voir dans la fréquence avec laquelle réapparaissaient certains mots la preuve de l'existence d'une logique syntaxique. C'est ainsi qu'il avait découvert le nom transphyge.

Pourtant Antoine Nécolard, l'une de ses connaissances, traducteur littéraire et polyglotte patenté le lui avait affirmé :

— Pour moi, Adler, point d'idiome en l'occurrence. Juste un exercice de style plutôt bien foutu. Une boutade.

Préférant suivre son instinct, il avait décidé de ne pas adhérer à cette explication trop facile. Les premières explorations mentales menées sur Fareday l'avaient tellement surpris et pris de court qu'il avait choisi spontanément de ne rien lui dire. A présent, il continuait de se taire pour d'autres raisons. Confusément, il percevait une possibilité d'exploiter pour lui-même ces informations.

Une idée avait commencé à germer dans son esprit, nourrie par chaque morceau du puzzle qu'il parvenait à rendre compréhensible.

Il s'installa derrière son ordinateur, relut le texte déjà saisi et le compléta :

— “Je m'interroge sur ce qu'a dû être l'existence d'un phénomène tel que lui. Peut-on gérer une telle particularité au vu et au su des autres ? Comment y parvenir sans être dans l'obligation de se cacher, sans devoir se transformer en reclus ? Il n'a pas eu d'autre choix, probablement, que de vivre comme un nomade et de fuir systématiquement. De tout temps, on a combattu et détruit ceux et celles apparaissant hors normes et considérés de ce fait comme néfastes. Dangereux, l'est-il justement ? Combien sont-ils, comme lui, transphyges ? Il ne peut être le seul. Comment dès lors interpréter les images terribles dans lesquelles semble avoir sombré sa mémoire ? Pure invention de sa cervelle ? Réalité d'un événement

responsable du choc ? Ce n'est pas la première fois que j'observe un cortex abîmé générer de telles visions morbides et violentes pour exprimer sa souffrance. Dans le cas présent, l'étrangeté demeure l'omniprésence de ce nom : Stephen Zolf. Une telle focalisation sur un seul et unique individu valide *a priori* la seconde hypothèse. Que s'est-il passé dans la vie de cet homme au cours du siècle dernier dans la ville d'Hambourg ? La réponse, je doute de plus en plus que la poursuite de l'investigation mentale nous l'apporte. Les dommages semblent irréversibles. Tout au plus peut-on espérer préciser certaines informations. Nous avons déjà utilisé des substances parmi les plus puissantes. Le risque d'effets secondaires définitifs n'est pas nul, le patient se plaignant déjà de troubles persistants de sa mémoire immédiate. Un arrêt rapide du traitement apparaît aujourd'hui la solution la plus sage et cela avant qu'il ne se transforme en légume. Pourtant, tant qu'il tient le choc je souhaite continuer l'expérience. transphyge ou non, je veux comprendre. La suite dépend beaucoup des recherches que je suis décidé à initier en Allemagne."

Le professeur corrigea quelques détails et enregistra le fichier. Puis il consulta sa montre : l'heure du départ approchait. Il s'étira en songeant que ce petit voyage en province allait au moins lui permettre de méditer tranquillement sur cette affaire avant de passer à la vitesse supérieure.

La pénombre laissait à peine deviner le dessin complexe de la structure en acier sur laquelle venaient s'arrimer des plaques faites du même métal. La lumière bleutée, au centre, n'atteignait pas les parois de l'immense espace glacial. Et vide. A l'exception des deux types assis autour de grands plateaux supportés par des containers retournés et des tréteaux. Le faible éclairage était émis par les moniteurs informatiques disposés devant eux et le bruit de fond par des machines officiant sous la table en compagnie d'un énorme radiateur soufflant. Les imposantes tours, débarrassées de leurs carcasses, exposaient leurs entrailles électroniques bourdonnantes. A côté, le vieux ventilateur brassait laborieusement un air insuffisamment réchauffé par une grille entortillée de résistances tout juste rougeoyantes collée d'insectes et de poussière brûlés.

Engoncé dans un épais anorak, la tête protégée par un bonnet d'où s'échappaient de longues mèches blanches, le plus grand des deux s'étira en bâillant sans retenue au risque de se décrocher la mâchoire. Son compère, tassé derrière son écran, releva la tête vers lui, les yeux protégés par d'incongrues lunettes de soleil de montagnard.

— Pas mal du tout. Je pense que l'on peut partir sur cette solution. Qu'en penses-tu ?

— D'accord. Le système devrait être assez léger, donc rapide.

Il sourit.

— C'est parfait.

Il se leva et but une gorgée de bière. Puis reposa la cannette, l'air pensif en se mordillant machinalement les lèvres.

— A mon avis, il faudra bien compter deux mois pour le développement. Et au moins autant pour les retours.

— Oui. Mais on pourra sûrement mettre en ligne avant. Pour démarrer les tests.

Derrière ses verres opaques, l'autre se gratta le sourcil.

— En tout cas, l'idée est excellente. J'ai hâte d'y être.

— Un plan parfait.

— Machiavélique même.

— L'Alchimiste ne dirait pas mieux !

Réprimant un nouveau bâillement, il tira la chaise à lui et se laissa glisser dedans en étendant les jambes devant lui.

— Ça va ? lui demanda l'autre.

— Oui. Mais fatigué...

Il regarda la masse des notes entassées sur la table devant lui.

— Et mon cerveau ressemble toujours autant à une passoire.

— Le traitement ?

Son visage se raidit dans une grimace.

— Je saurais bientôt à quoi m'en tenir.

Il observa son compagnon au regard de mouche picorer sans retenue dans un bol rempli de bonbons. Un vrai gosse et un régime alimentaire à l'équilibre toujours aussi approximatif, largement trahi par son embonpoint devenu spectaculaire. Il est vrai qu'en comparaison il pouvait paraître maigre et fatigué, malade.

— Je continue à m'entraîner d'arrache-pied. Pour les rêves. Je ne

peux pas dire que les résultats soient vraiment probants...

Le gros sourit.

— Tu es trop impatient. J'ai mis des mois pour obtenir un premier résultat. Et des années ensuite pour parvenir à une lucidité onirique intéressante. Aujourd'hui, je peux rêver de me taper miss univers et me croire, de façon très réaliste, blotti entre ses seins.

— Une perspective intéressante. Mais je ne dispose pas d'autant de temps devant moi, malheureusement.

— Pour ton toubib, indiscutablement le piratage de son Mac est une solution beaucoup plus sûre et immédiate pour le surveiller, ce n'est pas moi qui te dirais le contraire. En revanche, tu ne maîtrises absolument pas ce que tu peux lui lâcher en état d'hypnose.

— Je le sais bien. Tout le problème est là. Idéalement, je voudrais avoir ce contrôle mais dans l'immédiat cela reste du domaine de l'impossible.

— Du nouveau ?

— Pas vraiment. J'ai consulté ses historiques de navigation. Il a consacré énormément de temps à rechercher des informations sur la seconde guerre mondiale. Et sur l'histoire de la ville d'Hambourg durant cette période. Aussi sur un dénommé Stephen Zolf... Et sur les transphyges.

Darkman fit la moue.

— Rassure-toi. Il n'en est qu'au stade des soupçons. Le résultat de ses investigations n'est pas très convaincant. S'il veut véritablement découvrir quelque chose, il va devoir modifier sa stratégie. Je ne serais pas étonné que, d'une façon ou d'une autre, il passe en mode local à Hambourg. Il l'a déjà fait à Londres avec une agence de détectives privés. J'ai vu passer des e-mails échangés avec l'un de ses confrères. D'origine allemande justement. Le type travaille à Lyon. Et toujours par hasard, il s'y rend demain soir pour participer à un nouveau congrès.

10.12.27_memo1

Voilà, c'est fait. Il vient de réserver un billet d'avion pour l'Allemagne. Par internet. Il part ce midi pour Hambourg. Je sais déjà ce qu'il a prévu d'y faire. Ce voyage à un but précis tout autre que

médical et porte un nom : Zolf. Je ne comptais pas sur une décision aussi rapide de sa part. Il n'y a pas à dire, mon cas le captive. Et il est pressé. Peut-être motivé par la peur que je lui claque entre les mains. Ce serait le comble. Grâce à lui, ou malgré lui, je vais enfin les retrouver ces maudits souvenirs. Avec un mode d'emploi gratuit en prime.

Conrad Muscke l'observa longuement. Il l'estimait âgé d'une petite cinquantaine d'années. Très bon chic, bon genre, vêtu d'un costume sur mesure tiré à quatre épingles, il l'imaginait travaillant au minimum comme cadre supérieur, certainement pour un poste à responsabilité, pourquoi pas dirigeant d'une entreprise. Il avait noté l'absence de bijoux à ses doigts par ailleurs manucurés, particulièrement celle d'une alliance. Uniquement une Rolex à son poignet. Il sentait bon l'eau de toilette de grand parfumeur et l'argent frais. Manifestement nerveux, son élocution rapide dans un allemand parfait demeurait pourtant claire. Derrière ses lunettes rondes, son regard était franc et il n'hésitait pas à le regarder droit dans les yeux. Lui aussi le jugeait. *A priori*, le bonhomme lui inspirait plutôt confiance. Ou, plus exactement, l'enveloppe copieusement garnie avec la somme demandée avait levé une partie de ses défenses.

Le serveur vint poser leur commande sur la table, deux demis de bières.

— D'accord, dit-il.

Conrad Muscke feuilleta une nouvelle fois le dossier de quelques feuilles reliées, sous les yeux curieux de son nouveau client. Zolf. Stephen Zolf. Juste un nom. Pratiquement aucune information exploitable et aucune trace depuis plus de cinquante ans. Hormis le fait d'avoir probablement vécu sur Hambourg même ou la région. Il referma le dossier.

— Pourquoi ?

Ostrup le dévisagea, surpris par la question. Muscke se cala au fond de la banquette.

— Dites-vous bien que votre problème, votre secret, m'appartient bientôt autant qu'à vous.

Tout en tripotant l'enveloppe, il sourit en coin.

— Vous venez de conclure un pacte. Je ne suis pas le diable mais dorénavant vous êtes lié à moi jusqu'à ce que j'emporte votre histoire dans la tombe. Inévitablement, tôt ou tard, je le saurais. Alors gagnons du temps : pourquoi voulez-vous retrouver ce type ?

Adler Ostrup ne sourcilla pas.

— Je vous ai tout dit. Je n'ai que ce nom. Et je ne connais pas la nature du secret entourant Stephen Zolf. C'est justement pour la découvrir que je suis venu jusqu'ici pour vous engager. J'ai l'intuition de son existence, la certitude qu'il y a quelque chose. A vous de me dire quoi et de le trouver.

Le professeur pointa du doigt les billets.

— Un pacte, dites-vous ? Certes, mais ce soir c'est moi qui achète vos services. Et votre silence.

Muscke apprécia la pique. Il avait raison et il mentait. Peut-être ne savait-il pas grand-chose, mais suffisamment cependant pour engager un privé. Au moins l'avait-il prévenu : il ne pouvait espérer garder ses motivations réelles secrètes bien longtemps. Cette attitude ne l'étonnait pas. La réticence à poser toutes ses cartes sur table d'entrée de jeu était classique.

Ensemble, ils passèrent l'heure suivante à définir les détails de leurs futurs échanges. Il expliqua à son commanditaire comment lui seraient communiqués les résultats de l'enquête et de quelle manière devraient être effectués les prochains virements bancaires.

Ostrup écoutait et enregistrait les informations tout en étudiant lui aussi avec attention son interlocuteur.

Conrad Muscke était précis dans ses gestes et dans ses paroles. Autant de signes révélateurs d'un esprit ordonné. Ils devaient avoir environ le même âge et une taille similaire, autour de 1 mètre 75. Les traits de son visage autant que son allure étaient relativement quelconques. Seul son regard d'une intensité troublante trahissait la personnalité du bonhomme. Une apparence globale de Monsieur tout le monde, sans doute volontairement accentuée par un choix de vêtements neutres. Un avantage, indiscutablement, dans l'activité qui était la sienne. Ses services lui avaient été recommandés par un ami lyonnais, un temps consultant en médecine légale pour la police allemande, dont la route avait croisé celle de Muscke lorsque celui-ci

était devenu détective privé. Sa première impression en tout cas était excellente.

Estimant en avoir terminé, les deux hommes se séparèrent sur un simple signe de tête réciproque.

Ostrup regagna directement l'aéroport. Il n'avait passé que quelques heures à Hambourg et était pressé de rejoindre Paris. Il le faisait satisfait, le front collé sur la vitre arrière du taxi, regardant filer les lumières de la ville encore toute enguirlandée de Noël et les feux des autres véhicules derrière lui.

Il venait de franchir une étape décisive : se procurer un moyen de confronter à la réalité les souvenirs de Zenobe Fareday et ce afin de vérifier jusqu'à quel point ceux-là reposaient sur un fond de vérité. Il craignait toujours qu'ils puissent n'être finalement qu'une résurgence délirante de son esprit. S'il n'avait pas croisé ce bon vieux Frantz à Lyon et si celui-ci ne l'avait pas tuyauté sur Conrad Muscke, il aurait probablement laissé tomber. Les dés étaient maintenant lancés. Il était déjà impatient de voir tomber le résultat. Cette histoire allait lui coûter une petite fortune mais il pouvait s'offrir cette fantaisie. Le détective lui était apparu exactement comme il l'espérait, tout à fait capable de réussir sa mission.

Il lui restait encore trois jours de congés avant le 31 décembre, avant de s'offrir comme tous les ans de la compagnie haut de gamme sélectionnée selon des critères très personnels. En attendant de fêter à sa manière 2011, il avait prévu de mettre à profit ce temps libre pour approfondir les investigations engagées sur la vie privée de Zenobe Fareday.

Conrad Muscke lancé sur la piste de Zolf, il lui restait à explorer les autres particularités de son patient. Sa sexualité notamment l'intriguait. Le rapport sur sa vie londonienne ne mentionnait pas de partenaires régulières. Il y vivait en célibataire endurci, *a priori* hétérosexuel, vu une fois en compagnie d'une pute dans un bouge de Soho. La libido a beau diminuer avec l'âge, cela laissait tout de même peu de place à la gaudriole. Il avait souvent tenté d'orienter ses interrogatoires hypnotiques sur ce terrain mais sans succès. Les seules femmes dont parlait Fareday étaient invariablement les

victimes d'étranges délires morbides. Il hésitait sur l'interprétation possible de telles obsessions mais inclinait pour l'expression d'une forme de fétichisme tout en se disant qu'il aurait certainement intérêt à surveiller les occupations de son client sur Paris.

Sans plus de billes dans l'immédiat pour creuser le sujet, il choisit de se préoccuper d'un autre aspect remarquable selon lui de son patient : sa longévité.

Il avait ainsi entrepris de se procurer un maximum de documentation, livres, articles et thèses, publiée sur les cas connus ou supposés de vieillesse exceptionnelles. La France tenait sa place aux premiers rangs du tableau des records avec Jeanne Calment, décédée à l'âge canonique de cent vingt-deux ans en 1997. Au-delà de cent vingt ans, les cas réalistes se comptaient sur les doigts d'une main. Il surgissait régulièrement quelques vieillards supposés être nés bien avant le début du siècle précédent. Tous bien incapables de le prouver de façon indiscutable. Un récent article, paru dans un journal indonésien, annonçait très sérieusement avoir identifié la doyenne de l'humanité en titre, une femme censée avoir la bagatelle de cent cinquante sept ans. Zenobe Fareday était un jeunot certainement, en comparaison. Aux alentours de la trentaine en 1945, cela donnait une petite centaine d'années à peine en 2010. Une des particularités de son cher patient tenait dans son état physique général. Il n'était pas brillantissime mais certainement bien meilleur que celui d'un nonagénaire standard. Fareday, du strict point de vue des examens, ne devrait pas être beaucoup plus âgé que lui. Il ne souffrait d'aucune des dégradations habituelles affligeant les personnes aussi vieilles. Sa vision était impeccable tout comme son audition. Ses artères, son cœur, ne souffraient d'aucune faiblesse, son squelette ou ses muscles pas davantage. Son cerveau, s'il faisait abstraction du problème particulier de l'amnésie, carburait comme celui d'un étudiant, affichant un QI bien au-dessus de la moyenne.

Après avoir passé la matinée du mercredi à consulter des bouquins traitant de gériatrie dans une bibliothèque médicale où il avait ses habitudes, et après un déjeuner improvisé avec l'un de ses amis, le professeur décida de terminer le tour du cas Fareday en se penchant

sur le concept du transphyge. Il dut se rendre à l'évidence au terme de plusieurs heures passées à faire chou blanc qu'il s'agissait d'une invention complète de Fareday. Les transphyges n'existaient pas. Ni immortels, ni à Hambourg, ni ailleurs.

Le soir du premier jour, il avait l'impression de ne pas avoir avancé ; à la fin du second, celle de perdre son temps ; et le troisième, il avait en fin de compte jeté l'éponge. Décidant qu'il était grand temps d'enterrer 2010, il rangea ses maigres trouvailles dans une boîte à archives, mis en veille son iMac et monta dans ses appartements pour se mettre sur son trente et un.

Zenobe Fareday, requinqué par une semaine de pause sans séance de torture, avait décidé de retenter le chopper et, sans se presser, avait rejoint la retraite de son compère pour un réveillon geek à deux sur la toile. Dans la foulée, il avait passé le week-end en sa compagnie avant de regagner son pied-à-terre parisien, juste à temps pour son premier rendez-vous de l'année avec son neurologue préféré.

11.04.01_memo1

On prend les mêmes et on recommence. Toujours aussi vaseux en revenant à la réalité. Un progrès cependant, je ne me suis pas vidé lamentablement aussitôt rentré chez moi. Le changement de médicaments, j'imagine. Appréciable. Ce matin, j'ai pu rapatrier les derniers fichiers traités par Ostrup. Le résultat m'a surpris au moins autant que lui a dû l'être.

— “La voie immortelle revit... Zolf a trahi... l'Alchimique Rose-Croix saura se venger et lui reprendre ce qu'il nous a volé. Il s'est approprié notre fortune par le sang... il périra sous nos lames, nous brandiront sa tête tranchée et nous repaîtrons de son cœur. Nous renaissions pour lui ôter enfin la vie... sa mort sera notre victoire.”

Je ne sais qu'en penser. Confusion, télescopage absurde, délire provoqués par les médicaments ou bien séquelles des électrochocs ? Pourtant les nouveaux neuroleptiques ont théoriquement pour fonction de supprimer ce genre d'hallucinations. Pour un délire, en voilà un sévère. Mélanger allégrement Zolf avec la Vox Immortalis. J'en rirais presque si j'étais certain de la pureté de cette coïncidence.

Un rapprochement tout à fait hasardeux ? Je ne peux m'empêcher de supposer le contraire. Je dois y réfléchir.

11.04.01_memo2

J'aimerais croire à un signal de mon subconscient, imaginer qu'il ait trouvé, malgré la barrière infranchissable dressée par l'amnésie, un moyen de me transmettre des indices sur le passé et de me faire comprendre qui est Stephen Zolf. Encore faudrait-il que je sois capable de le comprendre. Car au-delà du trouble que m'inspirent ces mots, je ne parviens pas à envisager la nature du lien avec la voix. Vox Immortalis, les transphyges... Où se situerait le rapport ? Dans l'idée du vol et dans celle de la trahison, toutes deux associées une nouvelle fois ? Le plus déconcertant reste cette évocation de mise à mort bestiale. A qui envisagerait-on d'ôter la vie de la sorte sinon à un être impossible à tuer d'une autre manière ? Je me demande bien ce qu'en pense le cher docteur. Voilà qui, pour le coup, n'a vraiment aucun sens pour lui. Ma plus grande crainte est que, sous influence hypnotique j'en vienne à parler davantage des transphyges. Ou de Darkman. Me savoir aussi vulnérable, soumis à son contrôle, me déplaît de plus en plus même si je n'envisage pas d'arrêter aussi près du but. Je m'astreins toujours à la méditation, en suivant les exercices conseillés par Darkman. Mais j'ignore si cela présente un réel intérêt. En vérité, j'attends avec au moins autant d'impatience que le docteur, les premiers résultats des recherches menées par le détective allemand.

Dans les jours qui suivirent son engagement, Conrad Muscke se mit au travail. Le temps de liquider sa dernière affaire en cours, une sordide histoire d'adultère doublée d'une fraude à l'assurance, avant de pouvoir se consacrer à temps plein à l'identification du mystérieux Stephen Zolf.

Rituel devenu pour lui indispensable, il se rendit avant toute chose dans une petite papeterie située à l'ouest de la ville sobrement baptisée Der Schreibwaren. Là, le vieux Simon Elguer, petit et rabougri, nain à la longue barbe blanche inquiétant comme un vieux mage, un peu encadreur, un peu relieur et libraire aussi, vendait essentiel-

lement du papier. La boutique avait des allures de labyrinthe avec ses vieux rayonnages croulants sous les feuilles ou les rouleaux de tous grammages, des plus fins aussi légers que du papier à cigarettes jusqu'aux plus épais solides comme du carton, et proposant un choix impressionnant de textures.

Muscke était à chaque fois saisi lorsqu'il entraît là par l'odeur particulière de pâte à bois dominée par des émanations tenaces de colle et de tanin. S'il tenait la plus insolite papeterie dans laquelle il était jamais entré, Simon Elguer fabriquait surtout de merveilleux carnets d'une totale perfection. Ils étaient méticuleusement reliés de feuillets épais couleur crème, cent pages tout juste, protégés par une solide couverture en cuir complétée d'un rabat aimanté leur assurant la garantie d'une fermeture impeccable. Chacun différait par de subtiles variations de la teinte du cuir avec incrusté dans l'épaisseur de celui-ci, au recto, un dessin toujours différent, unique. En l'occurrence, il avait porté son choix sur un modèle rouge sang décoré d'un soleil hérissé de flammèches sur la totalité de son pourtour. Sitôt qu'il l'eut payé, il inscrivit sur la première page la date et un nom, "S. Zolf". L'enquête pouvait commencer.

Les affaires de disparitions, ou supposées comme telles, constituaient l'un de ses fonds de commerce. Il savait y faire et, trop sûr de lui, il avait imaginé pouvoir régler ce nouveau dossier en quelques jours sans devoir forcer son talent. Mais il allait rapidement se rendre compte de son erreur d'appréciation et de la difficulté de l'entreprise.

Du fait de l'absence de localisation précise, il aurait dû démarrer d'emblée les recherches sur l'ensemble du territoire. Pourtant, il avait choisi de commencer en se limitant à la zone géographique du Lander d'Hambourg, en listant classiquement tous les Zolf habitant là. Selon Ostrup, l'homme y avait probablement sévi pendant plusieurs années et il pouvait donc espérer retrouver au minimum une trace de ce passage.

En réalité, il constata très vite qu'aucun Stephen Zolf susceptible de l'intéresser ne vivait là. Il s'attaqua alors aux cimetières, aux différents fichiers détenus par la ville en remontant pratiquement jusqu'aux lendemains de la guerre. Annuaire, écoles, hôpitaux,

associations, registres de l'état civil, prisons, banques...

Une fois éliminés tous ceux, homonymes, ayant vécu dans son périmètre de recherche, les décédés sans rapport avec l'histoire, il ne lui restait plus de candidat valable.

Ses deux premières semaines d'investigation se soldèrent par un échec temporaire directement lié au manque d'informations en sa possession et à son excès d'optimisme.

Il dut recommencer en passant cette fois à l'échelon national. Assez vite, il s'était rendu à l'évidence que le seul critère patronymique resterait de toute façon insuffisant. Zolf pouvait fort bien avoir changé d'identité ou avoir quitté l'Allemagne depuis assez longtemps pour ne plus figurer dans les listings officiels. Établir, ou tout au moins ébaucher, un portrait réaliste du disparu apparaissait comme un préalable incontournable pour espérer ferrer le poisson. Mais Ostrup, qu'il avait sollicité par le biais d'internet pour lui fournir davantage de renseignements, n'avait pas été en mesure d'être plus précis que lors de son brief initial.

Stephen Zolf demeurait un fantôme, sans métier, sans famille, sans visage. Sans vie. Et sans main gauche, son seul signe particulier connu et, pour le coup, réellement remarquable.

Il avait donc poursuivi ses recherches dans toutes les vieilles archives accessibles entassées par l'administration. Il utilisait toujours les mêmes couvertures : Yvan Bulber, notaire en quête des bénéficiaires d'un héritage, ou Tristan Grezt, assureur en cours d'enquête dans le cadre du règlement d'un litige. Ou bien encore Boris Wulder, directeur du centre hospitalier Falder. L'hôpital n'existait pas mais le nom sonnait bien et faisait parfaitement illusion. Ces identités et activités d'emprunt lui permettaient en général d'obtenir rapidement des renseignements tout en évitant les questions embarrassantes. Et en l'occurrence de fouiller dans les dossiers oubliés sur le coin d'une étagère ou au fond d'un carton. Il avait également fait jouer ses relations habituelles dans la police et les autres administrations pour débloquer l'accès à des fichiers plus privés normalement inaccessibles en dehors de toute procédure judiciaire. Il connaissait suffisamment de personnes bien placées redevables envers lui de certains services et d'autres toujours prêtes à s'asseoir sur la confidenti-

alité en échange de quelques liasses de billets.

En cette fin de journée, installé dans le canapé de son salon, il raccrocha le téléphone et barra d'un trait rouge le dernier nom sur sa liste. Ingrid Zolf, femme et agent artistique de son pianiste de mari, lui avait confirmé la date de son prochain concert à Berlin, et avait tenté au passage, fine commerciale, de lui fourguer un lot de places. Il balança le stylo devant lui et s'étendit plus confortablement. Il terminait sur un mélomane ambidextre et sur un nouvel échec. Il avait beau avoir élargi le champ de ses recherches, le résultat de ce nouveau ratissage ne s'était pas avéré plus consistant.

Avec la télécommande il alluma sa chaîne Hi-Fi, histoire de se détendre en musique. L'échec de ses investigations lui avait au moins révélé un indice essentiel : la disparition de Stephen Zolf n'était pas le fait du hasard ou d'un accident. Si le type avait existé, il avait, ou on avait, réalisé l'effacement systématique de toutes les traces de son existence. Pour réaliser un tel tour de magie, il fallait être très organisé. Et surtout en avoir les moyens. Ces opérations étaient rares et dans la pratique uniquement à la portée de la police ou, encore mieux, des services spéciaux. Il en savait quelque chose. Eux seuls pouvaient falsifier, voir détruire, la quantité incroyable de documents en tout genre qu'un individu quel qu'il soit accumule et éparpille au cours de sa vie derrière lui sans même se rendre compte de l'importance de cette trace.

Il referma le dossier et se leva pour aller se servir un café dans la cuisine. Il commençait à se demander s'il n'avait pas accepté trop vite une enquête pourrie. Il s'en voulait presque de s'être laissé appâté aussi facilement par la somme d'argent mirobolante mise sur la table par le docteur et n'aimait pas les détails étranges apparus depuis autour de la personne de Stephen Zolf

Adler Ostrup avait en effet ajouté à son portrait pour le moins incomplet un second indice aussi curieux que celui de la main coupée. L'homme aurait été lié de près ou de loin à une possible société secrète se revendiquant de la Rose-Croix.

Intrigué, il avait entrepris de compléter ses connaissances sur le rosicrucianisme. En farfouillant sur internet et dans les bouquins de la bibliothèque municipale, il s'était ainsi rendu compte, il l'igno-

rait totalement, que les mouvements se revendiquant de l'héritage de Christian Rosenkreutz étaient largement pétris de christianisme alors que leur fonctionnement, basé sur un long et permanent processus d'initiation et de perfectionnement, lui rappelait ce qu'il savait des loges maçonniques. Rituels bizarroïdes, pratiques alchimiques, théories pseudo-philosophiques sur l'être humain et sa place dans l'univers, autant de concepts dont lui se foutait éperdument mais avec lesquels il n'avait aucune envie de se frotter. Il avait hésité à interroger son frère sur le sujet, à peu près persuadé que celui-ci devait condamner totalement la récupération des concepts religieux à laquelle se livraient ces bandes de farfelus.

Devant la tournure prise par l'enquête, il en était arrivé à sérieusement s'interroger sur son commanditaire. Pourtant, il avait parfaitement respecté ses propres procédures. En savoir le plus possible sur le *curriculum vitae* de ses clients était l'un de ses impératifs de travail.

Ainsi, dès le lendemain de sa rencontre avec Adler Ostrup, il avait commencé à constituer un dossier sur lui. Il considérait *a priori* que faire appel aux services d'un détective privé dénonçait la volonté de s'extraire du cadre légal pour régler discrètement ses affaires. Aussi lui était-il indispensable d'en savoir suffisamment pour ne pas être entraîné dans un piège ou une trop sale histoire. Cette défiance envers son nouvel employeur était également motivée par une autre théorie souvent validée par son expérience des affaires louches : le client en savait pratiquement toujours plus, consciemment ou non, que ce qu'il disait. En l'occurrence Stephen Zolf était peut-être à dénicher du côté d'Ostrup lui-même. Le professeur ne le cherchait pas sans raison valable. Il lui facturait ses prestations une petite fortune : Zolf devait justifier un tel investissement. Enfin, il en était certain, son commanditaire faisait partie de la catégorie des cachottiers. Une raison de plus si nécessaire pour justifier une biographie non exhaustive mais correctement renseignée d'Adler Ostrup.

Il était né en France, possédait la double nationalité française et allemande, était connu et reconnu en tant que professeur en neurologie, bardé de diplômes et jouissant d'une réputation internationale en tant que chercheur sur le fonctionnement du cortex humain. A cinquante-cinq ans, il semblait à l'abri du besoin. Sa situation finan-

cière s'affichait au beau fixe. Il dispensait son savoir à la faculté de médecine de Paris mais surtout monnayait à prix d'or ses consultations de spécialiste ainsi que sa participation à de nombreuses conférences dans le monde entier. Il possédait en outre des billes dans un laboratoire pharmaceutique. Sa vie privée apparaissait plus obscure. Il n'y avait pas de Madame Ostrup officielle et d'enfants reconnus. A la recherche d'une vie sexuelle honteuse, Muscke l'avait découvert client régulier d'un club libertin parisien et abonné VIP d'une agence d'escort girls. Rien de bien méchant. Son parcours ne comportait pas d'autres zones d'ombre suspectes. Son enfance et ses études non plus. Le père, Kurt Ostrup, officier allemand dans la Weichmacht, avait été tué lors de la libération de Paris. Son client était né sept mois plus tard des amours coupables de son géniteur avec Lydia Dupuis, une Française devenue couturière et décédée depuis. Adler était son enfant unique et il ne fréquentait pas sa famille éloignée. Dans son arbre généalogique, aucun Zolf n'apparaissait. Ni dans la liste de ses collègues, ni dans celle de ses fréquentations habituelles.

Les motivations d'Adler Ostrup pour retrouver Stephen Zolf n'était pas à rechercher dans sa propre histoire. En dehors des putes de luxe, le bon docteur ne semblait pas avoir de vice. Il ne jouait pas, pratiquait différents sports dont le golf. Sa vie était bien remplie par ses occupations professionnelles. Il avait affaire à un type à tout point de vue respectable selon ses critères.

Un premier mois s'était ainsi écoulé à mouliner dans le vide, à brasser du vent et à errer à la poursuite d'un nom sans réalité. Jusqu'alors, il avait temporisé avec son client mais ce dernier commençait à manifester des signes d'impatience légitimes.

Conrad Muscke reposa la tasse vide et entreprit de ranger son bureau. L'affaire Zolf avait envahi progressivement son quotidien, son esprit et presque ses nuits. En dehors des heures qu'il réservait à Maria.

La jeune femme était barmaid au Wunder Bar, un club où il avait ses habitudes, aimait se changer les idées et lever le cas échéant, des filles à son goût. Il les choisissait toujours jeunes, rarement au-delà

de vingt-cinq ans, précisément l'âge de Maria. Elle était encore étudiante dans une école d'art, travaillait comme serveuse pour gagner sa vie et posait également comme modèle dans des cours de dessin ou pour des photographes. Elle avait ramassé le détective une nuit à la fermeture de l'établissement et avait eu pitié de son état d'ébriété avancé. Elle savait la quantité d'alcool qu'elle lui avait servi et, se sentant vaguement coupable, l'avait hébergé dans son studio situé à deux pas du rade. Au petit matin, suffisamment dégrisé, il lui avait fait l'amour très correctement.

Leur relation durait depuis ce jour, trois mois maintenant. Elle était assez floue et essentiellement sexuelle. Ils ne désiraient ni l'un ni l'autre tomber réellement amoureux. Chacun menait sa vie et ils se retrouvaient pour baiser, toujours chez elle. Pourtant il se surprenait souvent à penser à elle, attendant avec impatience l'heure de leurs rendez-vous. Il s'était attaché malgré lui et depuis leur rencontre il n'avait pas éprouvé l'envie de se divertir avec d'autres partenaires. Hormis une étudiante anglaise, Lisbeth, sautée à la va-vite sur les poubelles dans l'arrière cour du bar, il ne l'avait pas trompée.

Un autre principe dont il encadrait l'exercice de son étrange métier voulait qu'il n'invite jamais personne chez lui. Ils ne se voyaient que chez elle ou à l'extérieur. Il était d'autant plus strict qu'il savait sa queue toujours prête de lui faire oublier sa rigueur obsessionnelle et sa prudence.

Il reposa ses lunettes sur la table et se frotta les yeux. Il augmenta le niveau sonore des hauts parleurs pour mieux profiter du saxophone de Benny Goodman. La pendulette digitale affichait minuit tout rond et décomptait déjà la première minute du mois de mars. Il calcula qu'il bossait sur ce contrat depuis déjà quarante-trois jours. Il alluma soigneusement une pipe en terre de bruyère déjà bourrée de tabac tout en contemplant la masse de documents accumulée devant lui. Il la fit disparaître un instant dans un nuage de fumée chargé d'un agréable parfum de vanille. Plus le dossier Zolf s'épaississait, plus le mystère autour de lui en faisait autant.

Fin de l'extrait

pour en savoir plus
www.orferit.fr

ALAIN ORFERIT

Alain Orferit est né en 1969, à Paris.
Diplômé de l'école Penninghen, il devient graphiste-concepteur et directeur artistique freelance en 1992 et crée son studio graphique : ImageDesigner.

Créatif dans l'âme, Alain Orferit, de son pseudonyme d'écrivain, a toujours accompagné ses images, peintures ou créations numériques, de mots ou de textes.
De premiers récits illustrés date l'envie d'explorer un autre univers, celui de l'écriture, et d'inventer ses propres personnages, d'imaginer leurs histoires.

Après de nombreux scénarios et un premier roman, non publié, il se lance dans l'écriture en 2005.
Fledermaus est son second roman, le premier qu'il édite aux Editions Orferit.

Retrouvez l'actualité d'Alain Orferit sur :
www.orferit.fr

Table des matières

I - Flashes-back.....	9
Stratégie mnémonique.....	11
La cage de Fareday.....	28
Herr Z	48
Memories	72
II - Extended research	93
La constance de Planck.....	95
Modus Operandi	108
Big brothers	129
Réactions en chaîne	156
III - Global reboot.....	177
Improbabilités.....	179
Positions logiques	214
Transphyges connexion	244
Zombie attack.....	265
Game over	291

Editeur

EDITIONS ORFERIT

N° Editeur : 978-2-9545430

78, rue Paul Doumer - 78510 Triel-sur-Seine
France

Imprimeur

TheBookEdition.com

113 rue Barthélemy Delespaul - 59021 Lille cedex
France

ISBN

978-2-9545430-0-0

Achévé d'imprimer en juin 2013

Dépôt légal : juin 2013